

LA TERRE ET LA VIE

REVUE MENSUELLE D'HISTOIRE NATURELLE

3^e Année. — N^o 5

Mai 1933

GRAVURES RUPESTRES SAHARIENNES NATURALISTES ⁽¹⁾

par

TH. MONOD

Bien que le sujet de cette étude concerne spécialement les gravures rupestres sahariennes dites « naturalistes » — ce qui implique qu'il en existe d'autres qui ne le sont pas — je me verrai obligé d'envisager parfois le problème des pétroglyphes sahariens dans son ensemble et de faire occasionnellement allusion à d'autres objets que les gravures proprement naturalistes.

Le Sahara, au sens large du mot, de l'Adrar mauritanien au désert libyque, et de l'Atlas présaharien au Niger, est rempli de dessins gravés sur les rochers. C'est une constatation qui n'a pas pénétré dans les ouvrages de vulgarisation ou d'enseignement élémentaire dans lesquels le bon élève apprend encore parfois que le Sahara est un désert de sable, jaune et blanc, horizontal, simple fond de mer desséché, infesté de Lions, hérissé de Palmiers et balayé par des ouragans de poussière qui ensevelissent les caravanes, alors qu'en réalité le Sahara est avant tout un formidable tas de cailloux gris ou

noirs, pouvant atteindre — et dépasser — 3.000 mètres, où le sable, là où il y en a, n'est nullement marin, mais fluviatile, où les Palmiers sont très rares, où le simoun le plus violent n'est tout au plus qu'un désagrément sans être jamais un danger (1) et d'où le Lion, dit « du désert », animal essentiellement forestier, est, bien entendu, totalement absent.

Nous voici donc en présence d'un Sahara où les images rupestres abondent et aussitôt se pose toute une série de questions auxquelles il va nous falloir tenter de répondre, au moins sommairement : où se trouvent ces gravures, comment sont-elles faites, que représentent-elles, quand et par qui ont-elles été effectuées, et enfin, question plus délicate encore, que la précédente, pourquoi ?

En face de cette série de points d'interrogation, je dois avouer dès

(1) Les affirmations les plus stupéfiantes continuent à être émises par des voyageurs sans scrupules puisque l'un d'eux, racontant une dramatique tempête de sable qu'il avait subie enfermée dans une automobile, osait raconter : le vent « faisait voler contre les vitres les os desséchés des nombreuses carcasses de chameaux qui jonchent la route » (*Paris-Midi*, 7 février 1933, p. 3).

(1) Conférence donnée le 11 février 1933 à l'Institut de Paléontologie humaine.

maintenant que plusieurs d'entre eux demeurent, dans l'état actuel de la science, sans réponse définitive et que la part d'hypothèse reste très considérable dans les conclusions des spécialistes.

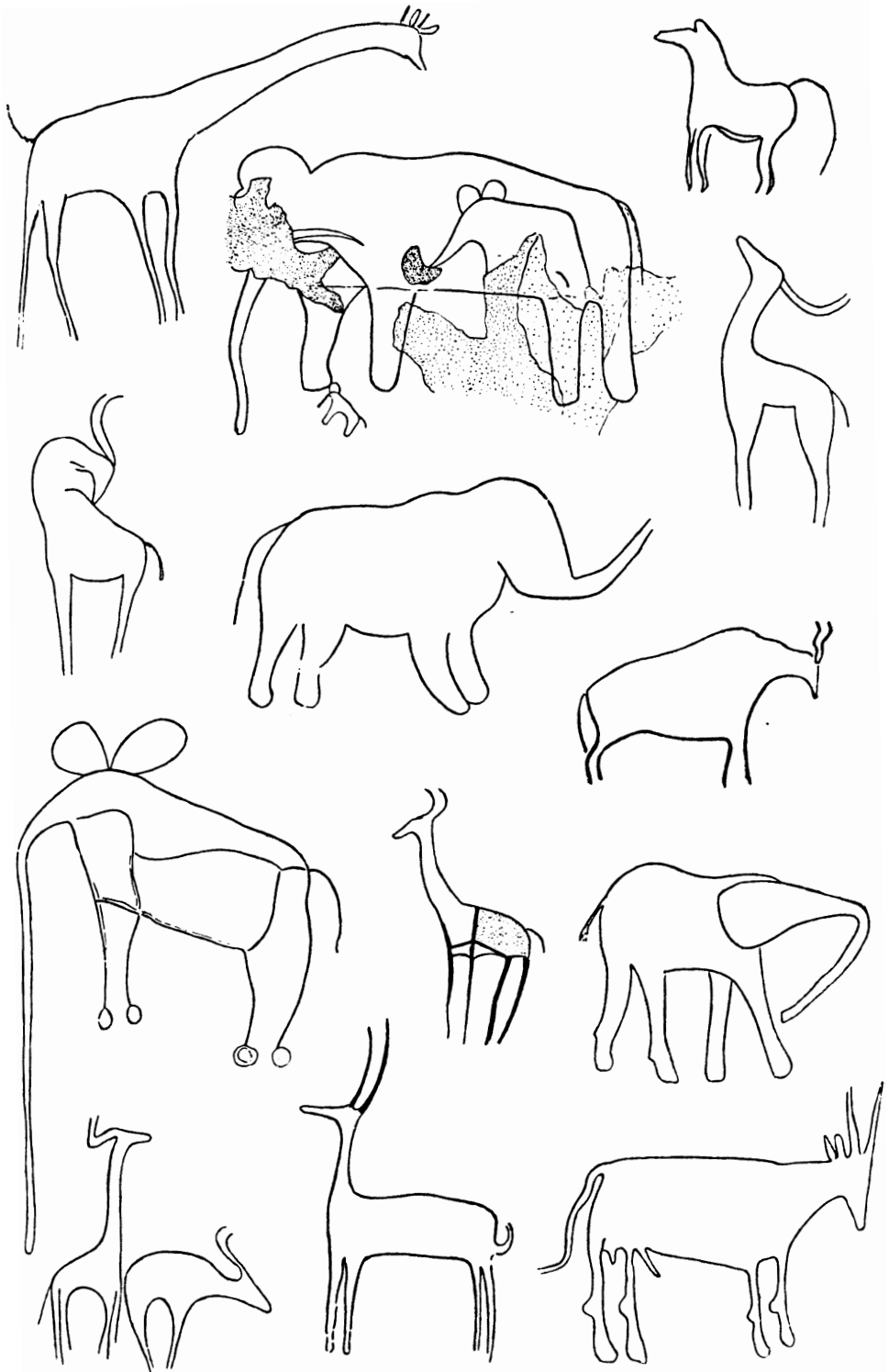
Première question : où rencontre-t-on des gravures rupestres — au sens large et par conséquent naturalistes ou non — dans le Sahara ? Partout où il y a des rochers, mais il faut ajouter cependant quelques précisions, celles que l'on peut donner aujourd'hui, en n'oubliant pas que nos connaissances sont encore, pour d'immenses régions, extrêmement fragmentaires, et qu'il reste encore un grand nombre de stations à découvrir. De l'Ouest à l'Est, signalons, par exemple, l'extrême Sud marocain, les plateaux mauritaniens (Adrar et Tagant), la falaise Néma-Walata, l'Adrar des Ifor'as, le Tassili de Timissao, l'Atlas présaharien (en particulier dans le Sud-Oranais), quelques localités tunisiennes, les tassilis du Nord (Ahnet, Emmidir, Ajjers, Fezzan), le massif central lui-même, Ahaggar et ses annexes, le Tibesti, certaines localités du désert libyque et de la haute Egypte. Voilà pour l'ensemble des pétroglyphes considérés comme un tout : mais nous serons amenés plus loin, en établissant des coupures dans ce tout et en définissant un groupe « naturaliste », à revenir sur la distribution géographique de ce dernier.

Ce tout, en effet, cette immense quantité de dessins rupestres sahariens, ne peut pas être considéré et traité comme un ensemble homogène : on doit y distinguer une série de couches différant par leur facture, leur style, leur état physique, les sujets représentés et, par conséquent, leur âge.

Avant d'exposer les résultats aux-

quels on est parvenu à cet égard, j'ajouterai quelques remarques sur les éléments dont dispose l'archéologue pour l'étude des gravures rupestres.

Ces productions se rencontrent sur les roches les plus variées, sur des grès, des calcaires, des roches éruptives, etc. Dans l'ensemble, le substratum le plus fréquent est le grès, roche qui se trouve être, il faut l'avouer, un matériel de choix pour la confection des pétroglyphes. Il est facile d'en comprendre la raison, si l'on connaît les effets de la patine désertique sur les grès. On sait assez en quoi consiste le phénomène très caractéristique de la patine, qui colore en brun, en gris ou en noir la plupart des roches sahariennes, pour qu'il soit nécessaire d'insister : je rappellerai seulement qu'il s'agit d'une sorte de carapace, pouvant atteindre plusieurs millimètres d'épaisseur, dure et très colorée en général, sans entrer dans le détail de sa genèse, qui peut être assez variable suivant les cas ; il me suffira de signaler qu'en ce qui concerne les grès, le dépôt superficiel de patine est principalement dû à l'activité des eaux d'imbibition qui circulent par capillarité dans la roche à travers les espaces interstitiels et, après s'y être chargées de sels dissous, parviennent ensuite, *per ascensum*, à la surface pour y déposer par évaporation un enduit silico-ferrugineux qui enrobe toutes les parties de la roche exposées aux agents atmosphériques. C'est cette patine qui donne parfois aux « gour » sahariens une étonnante ressemblance avec de gigantesques tas de houille et confère au paysage une monotonie de couleur dont devra se méfier le géologue, puisque des substrats pétrographiques très variés pourront se dissimuler sous



1. — Gravures rupestres de l'Ahnet, Sahara central. — (D'après Monod).

des patines de teintes analogues.

Les lignes qui précèdent font deviner déjà l'importance du rôle que peut jouer la patine, pour l'artiste dans la confection des pétroglyphes et pour l'archéologue dans leur étude. Prenons, par exemple, les grès tasiiliens du Sahara central : la cassure fraîche, saccharoïde, de la roche a non seulement l'aspect, mais presque la couleur du sucre : elle est blanche. La moindre égratignure dans ce vernis coloré fera donc apparaître, sur fond noir, un superbe trait blanc. Mais ce trait ou ce dessin, blanc le jour où il a été obtenu, est désormais exposé lui aussi aux mêmes agents de « patinification » (si l'on peut dire) que le reste de la roche et il se patinera lui-même peu à peu, sa coloration passant successivement du blanc à l'ocre et de l'ocre au gris, puis au noir, si bien que la teinte du trait patiné finit, au bout d'un nombre suffisant de siècles, par rejoindre celle de la roche adjacente. Nous aurons donc, avec la gamme de coloration des patines, de très utiles indications sur l'âge relatif des gravures. Et, en fait, on constate que les gravures modernes ou récentes sont très claires et que celles que, par ailleurs, on est amené à considérer comme beaucoup plus anciennes, sont aussi beaucoup plus fortement patinées. Malheureusement l'échelle chronologique relative que nous fournissent les patines par leur couleur et leur épaisseur est trop courte, et l'on arrive très vite, trop vite à notre gré, en remontant dans le passé, à une époque à partir de laquelle il n'y a plus de distinction appréciable ni entre la patine du trait et celle de la roche ni entre celle des différentes gravures qui peuvent alors, tout en présentant une patine identique, être d'âges extrêmement divers.

A ce stade, on le comprend, les

gravures sont peu visibles, ne tranchant pas sur le fond de la roche comme font les gravures claires, et il faut souvent beaucoup d'attention pour les découvrir et les étudier. C'est le cas également des gravures sur roches sans patine colorée, sur les cipolins du Sahara central, par exemple.

Il y a cependant d'autres éléments dans l'étude des pétroglyphes et ceci nous amène à dire quelques mots de leur facture. Sans entrer dans le détail technique du sujet, il faut cependant insister sur le fait que les gravures rupestres sahariennes peuvent se présenter sous deux aspects principaux, suivant qu'elles possèdent des traits réguliers, profonds, larges, lisses et plus ou moins soigneusement polis, véritables petites gouttières sculptées dans la roche, ou des traits irréguliers, superficiels, simplement pointillés. Dans le deuxième cas le trait est obtenu par percussion : on frappe la roche avec une pierre et on juxtapose ainsi des points pour tracer des lignes ou remplir des surfaces piquetées. Dans le premier, il y a eu sans doute percussion pour entamer la roche le long des traits, mais ceux-ci ont subi ensuite, comme parfois toute la surface de l'image, un polissage. Ajoutons que certaines gravures anciennes paraissent avoir été peintes.

Avec la patine et la facture, le style des gravures joue, bien entendu, un très grand rôle dans les préoccupations des archéologues qui s'efforcent de classer et de dater ce matériel. On doit cependant se garder d'attribuer à des divisions exclusivement fondées sur le style une trop considérable précision et d'imaginer que les catégories ainsi définies correspondront facilement à des successions chronologiques réelles.

On constate, il est vrai, que les productions des arts préhistoriques sont, pour une époque déterminée, aussi homogènes que celles des arts dits primitifs actuels et l'on a, dans une large mesure, le droit de considérer les groupements stylistiques nettement définissables comme des entités réelles, autonomes. Il ne faut pourtant jamais perdre de vue que deux images, même de styles très dissemblables, peuvent être exactement du même âge, si elles ont été tracées par des individus différemment doués d'une même race, ou mieux encore par des individus appartenant à des races distinctes.

L'homogénéité des groupes stylistiques peut tenir — l'hypothèse n'est pas absurde — à la spécialisation des artistes : il est vraisemblable que l'exécution de travaux gigantesques, comme le sont vraiment les grandes gravures anciennes à trait profond et lisse, n'étaient certainement pas entreprises — surtout si elles possédaient une signification rituelle ou religieuse — par le premier venu. L'individualité de l'artiste, professionnel consciencieux et fidèle interprète du groupe social dont il est le délégué, n'apparaît pas : l'œuvre demeure anonyme. Mais cela ne semble nullement impliquer que tous les individus fussent également doués. Tandis que les sculpteurs et les peintres attitrés de la tribu, perchés sur leurs échafaudages en tronc d'acacia, polissaient avec des molettes de granite la géante et fidèle silhouette d'un Eléphant ou bariolaient d'ocre et de cinabre l'image du Bélier sacré, rien n'empêche d'imaginer qu'au même moment, à quelques mètres de là, des bergers et des enfants, réfugiés dans l'ombre étroite de la falaise, s'évertuaient, en riant de leur maladresse, à gribouiller sur la

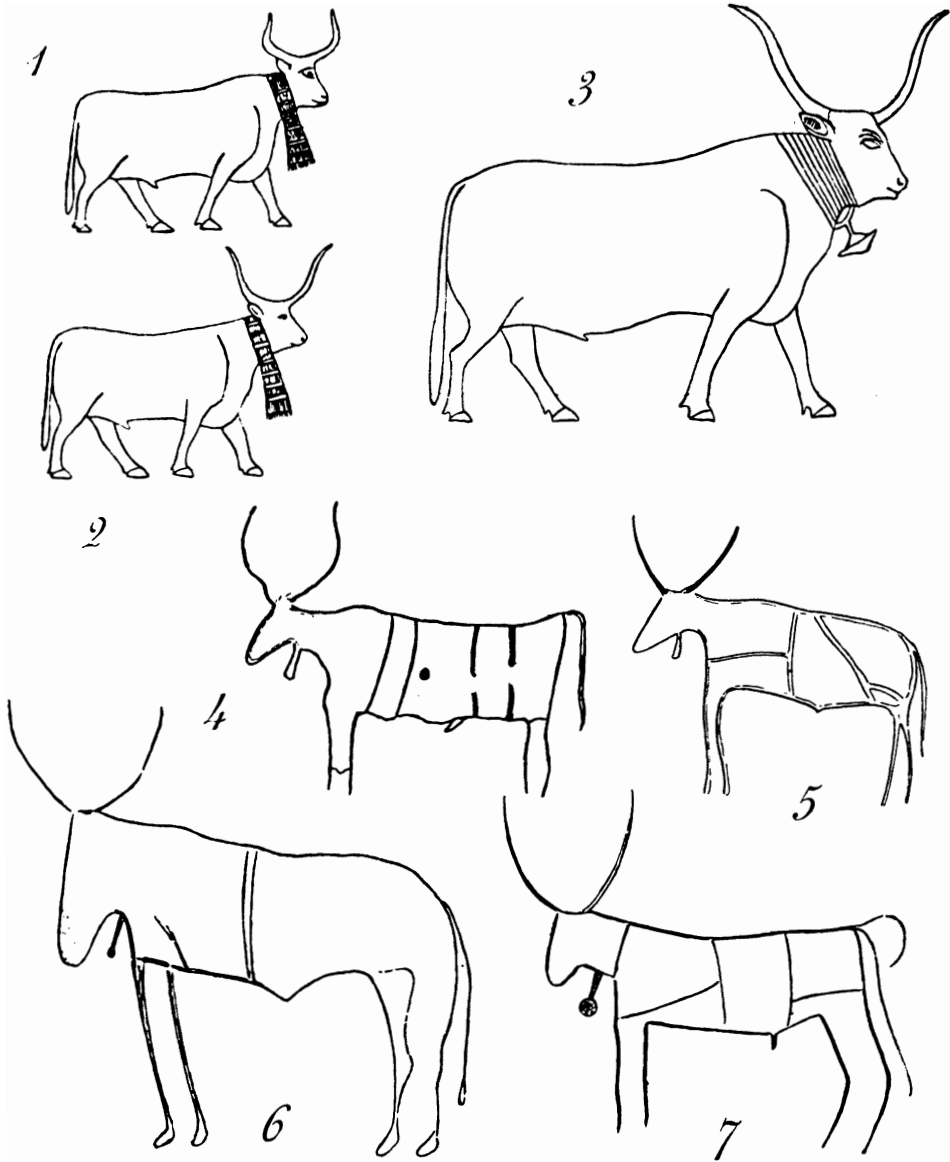
paroi de moins grandioses figurations.

En ce qui concerne les gravures tardives dites libyco-berbères du Sahara, par exemple, les facteurs individuels, fantaisie, maladresse ou habileté, interviennent indubitablement et l'on peut trouver côte à côte des gravures *de même âge* — j'insiste sur ce point — représentant le même animal, un Dromadaire par exemple, et le traitant dans des styles sur lesquels les archéologues poseraient des étiquettes assurément différentes.

C'est une erreur, d'ailleurs, d'affirmer *a priori*, comme on l'a fait, que l'art paléolithique est forcément naturaliste, réaliste, tandis que l'art néolithique serait schématique et conventionnel. Sans faire appel au « néolithique arctique », il suffit de se rappeler les plaques de schiste gravées du prédynastique égyptien, avec leurs animaux très réalistes, pour juger de l'imprudence d'une affirmation aussi massive. Nous allons voir de plus que les gravures anciennes, naturalistes, du Sahara ne semblent nullement paléolithiques.

A mon avis, sans négliger, bien entendu, les utiles renseignements que peuvent fournir l'étude de la patine, de la facture et des styles, on doit accorder une importance toute spéciale à l'examen des sujets représentés eux-mêmes. Si le style et la facture semblent pouvoir dans une certaine mesure varier à l'intérieur d'une époque déterminée, les sujets figurés, animaux, représentation humaine, objets divers, porteront obligatoirement la marque d'une époque.

Les gravures naturalistes sahariennes représentent à peu près exclusivement des animaux et des êtres humains, sans qu'on y re-

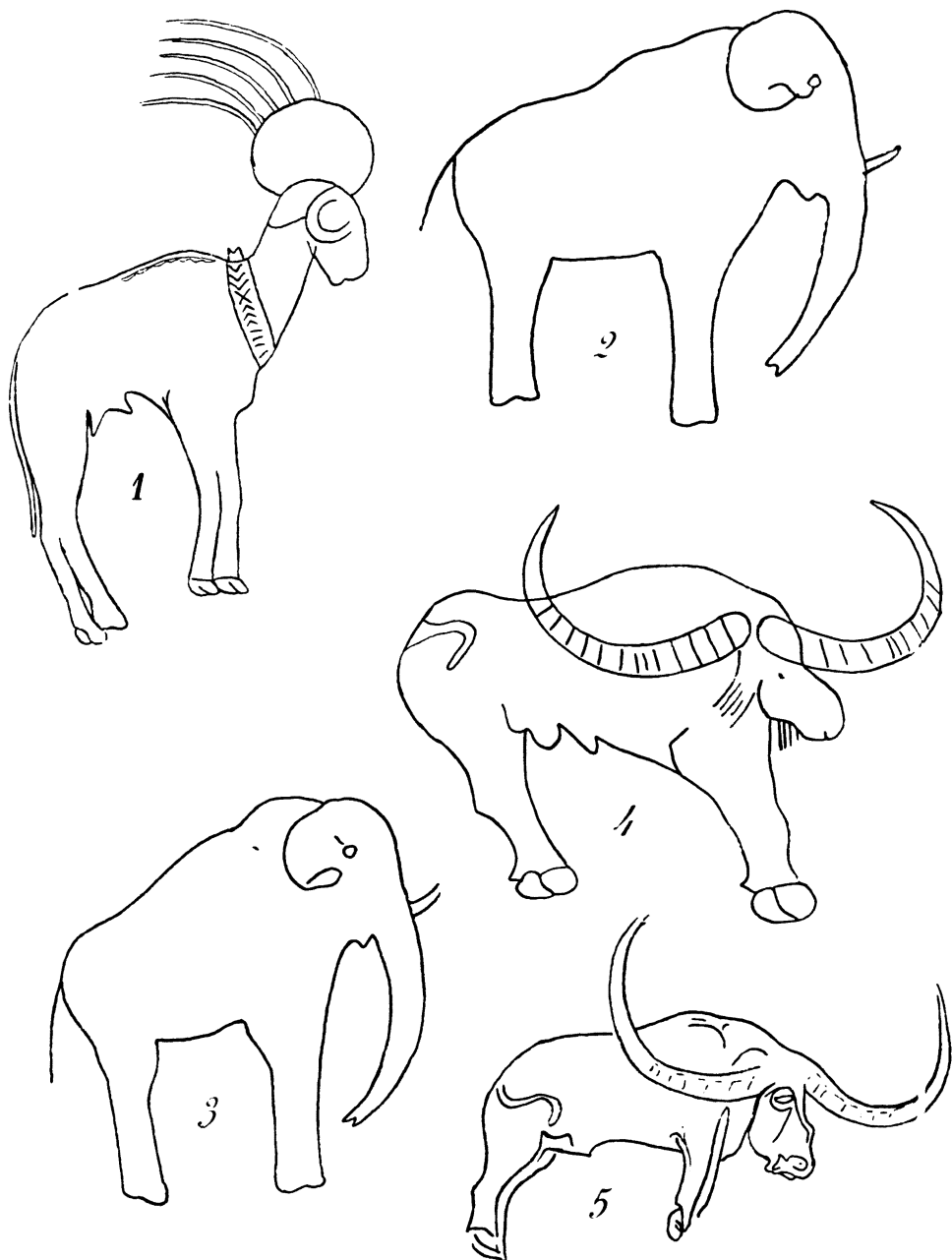


2 — Les Bœufs domestiques de l'Égypte pharaonique (1-2) portaient parfois des colliers auxquels pouvait être suspendu un objet (clochette ou amulette ?) On retrouve, chez un très grand nombre de Bovidés rupestres sahariens (4-7) une « pendeloque » assez analogue (1-2 d'après DüAST, 3 d'après DÜMICHEN, 4-7 d'après MONOD).

marque jamais de plantes (1), d'ha-

1 Il y a des palmettes peintes dans la grotte d'In Ezzan et peut-être des palmettes gravées au Fezzan cf. FROBENIUS *Illustrated London News*. CLXXXI, n° 4883 nov. 19. 1932. p. 799.

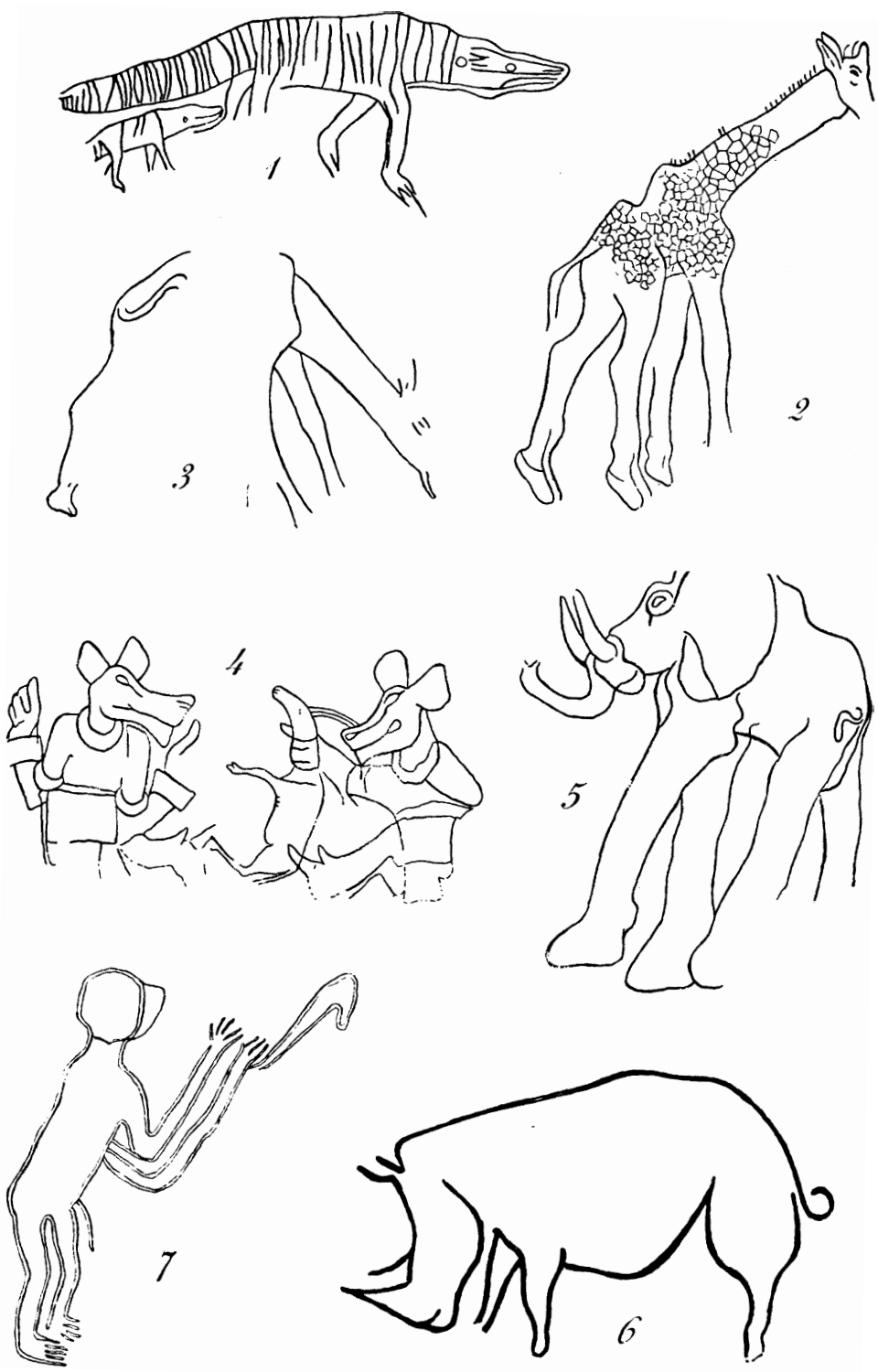
bitations ou de paysages. L'examen de la faune figurée, venant corroborer les autres moyens d'information que j'ai énumérés plus haut, permet de distinguer tout, de suite deux



3. — *Ovis longipes* à sphéroïde et à collier (1), Eléphants (2-3), Buffle (*Bubalus antiquus*) du Sud-Oranais, Buffle du Fezzan (5). — (1-5 d'après FROBENIUS)

grands ensembles de gravures : celles qui comportent des figurations de Dromadaires et celles qui en sont dépourvues.

Les premières, caractéristiques d'une période « cameline » ou « alphabétique », ne nous occuperont plus ici : ce sont les gravures dites



libyco-berbères, pointillées, de petite taille, peu patinées, en général très schématiques et géométriques. abondant en méharistes munis de javelots et de boucliers ronds, accompagnées de signes d'écriture, images récentes qui ne remontent sans doute pas même au début de l'ère chrétienne.

Les secondes, groupe « précamelin » ou « analphabétique », à patine épaisse, souvent à trait lisse et poli et de grande taille, constituent ce qu'on peut nommer aussi le groupe ancien ou préhistorique, ou encore, au sens large du mot, le groupe naturaliste.

Les principaux animaux que représente celui-ci sont — dans le Sud-Algérien — le Buffle antique (*Bubalus antiquus*, à ne pas confondre avec l'Antilope bubale), l'Éléphant, la Girafe, des Antilopes diverses, des Equidés, des Bovidés, des Ovidés, des Capridés, des Rhinocéros, des Félines (Lion et Panthère), des Canidés, des Atruches.

On a distingué dans ces gravures anciennes plusieurs sous-groupes, deux ou trois suivant les auteurs, la limite entre le groupe ancien et le groupe libyco-berbère pouvant être placée à des niveaux différents. En tous les cas, il apparaît très nettement, à l'intérieur du groupe préhistorique lui-même, une opposition manifeste entre un sous-groupe plus ancien, franchement réaliste, à traits fortement patinés, creusés et lisses, où l'artiste s'est efforcé de copier la nature avec la plus grande exactitude

possible. et un ou plusieurs sous-groupes moins anciens, procédant du premier sans doute, mais s'en dégageant par le jeu d'une tendance à la stylisation simplificatrice : la technique proprement naturaliste évolue progressivement vers un art qui n'est déjà plus que semi-naturaliste et s'oriente vers la schématisation géométrique et puérile qui caractérise un grand nombre de graffiti libyco-berbères.

On a affirmé que, des images naturalistes aux semi-naturalistes et de celles-ci aux productions géométriques de basse époque, la transition était insensible. Le fait est exact, à quelques corrections de détail près, mais il est indispensable de rappeler que la constatation d'une transformation graduelle de la technique pétroglyphique sur les rochers sahariens n'implique nullement que cette évolution ait eu lieu à l'intérieur d'un même groupe ethnique et que les maladroits gribouilleurs d'animaux géométriques soient les descendants des habiles graveurs de Buffles ou d'Éléphants : la filiation concerne les œuvres et non forcément les artistes.

Il est temps d'aborder le problème capital de l'âge des gravures naturalistes du Sud-Oranais. Sans nous arrêter à l'opinion populaire qui, toujours exactement informée, affirme sans la moindre hésitation, qu'il ne s'agit que de plaisanteries d'Arabes ou de divertissements de légionnaires, signalons que les savants ne sont pas d'accord : les uns attribuent les plus anciennes représentations naturalistes au néolithique — à un néolithique qui n'aura d'ailleurs pas été forcément synchronique du nôtre, — tandis que les autres les considèrent comme pléistocènes et franchement paléolithiques.

Le principal argument en faveur

LÉGENDES DE LA FIGURE 4. PAGE 266.

Crocodiles (1), Girafes (2-3), personnages à têtes d'animaux (4) Éléphant (5), Rhinocéros (6) du Fezzan, homme « tenant » un objet dans lequel on a voulu reconnaître une hache polie, Ksar el Ahmar, Sud-Oranais (7). — (1-7 d'après FROBENIUS).

de l'âge paléolithique des gravures les plus anciennes serait, nous dit-on, la composition même de la faune qu'elles représentent. C'est une faune éthiopienne, riche en gros animaux, espèces actuellement éteintes ou émigrées, impliquant un milieu physique extraordinairement différent de celui d'aujourd'hui, c'est-à-dire avec de l'eau et de la végétation, avec, sinon des forêts denses, du moins un paysage d'aspect très soudanais, avec des steppes et des savanes où serpentaient, dans un manchon de forêt-galerie infestée de Buffles, des rivières véritables, alimentées alors par des sources de montagne et dont le squelette desséché demeure encore visible aujourd'hui. Ce Sahara zambésien où, au bord des lacs à Crocodiles, dans les fourrés de Mimosas, paissaient des troupes d'Eléphants est, nous dit-on, celui de l'époque glaciaire : entre lui et nous, entre le Sahara à Eléphants et le nôtre, il y a le passage du pléistocène à l'holocène. Le principal champion de l'âge pléistocène des gravures, H. Kühn, l'affirme sans réticences : « Cela indique une époque géologique toute différente du présent, une époque antérieure à l'établissement de l'aspect actuel de la terre : l'époque du paléolithique » (cité par Hilzheimer, 1929, p. 92).

Or, si le fait du dessèchement est exact, sa signification est ici contestable, car rien ne permet de conclure qu'il a coïncidé avec la fin du pléistocène et que dès le début de l'holocène — et par conséquent du néolithique — le désert ait été constitué tel que nous le connaissons aujourd'hui (1).

Si le processus a pu être sans doute amorcé à la fin du pléistocène, il s'est ensuite poursuivi graduellement et se continue d'ailleurs sous nos yeux. Il est aisé d'établir, par exemple, que les populations néolithiques sahariennes ont vécu dans un milieu bien différent de l'actuel et qu'il a existé, avant l'âge des métaux et le Sahara des nomades, un Sahara néolithique où, à côté de la chasse, les indigènes souvent sédentaires vivaient d'élevage, d'agriculture et même, par endroits, de pêche : j'ai observé moi-même des fonds de lacs desséchés, jonchés d'ossements de Poissons, avec, sur leurs bords, les hameçons de pierre et les résidus de cuisine des pêcheurs. Dans la brousse saharienne a subsisté, en bien des points, donc postérieurement au pléistocène, la grande faune des gravures, dans une savane épineuse à Eléphants, Rhinocéros et Girafes, coupée de lacs où s'ébattaient l'Hippopotame et le Crocodile. On sait que quelques-uns de ces derniers, restés « coincés », si l'on peut dire, dans un trou d'eau du massif central, y survivent encore — très provisoirement d'ailleurs — au dessèchement général de leur ancien domaine.

Il faut insister sur le fait qu'une partie de la faune des gravures, même des plus anciennes, n'a pas disparu de l'Afrique du Nord dans une très haute antiquité et, dans bien des cas, seulement en pleine période historique : l'Eléphant, l'Urus, l'Anes sauvage (*Equus asinus atlanticus* Werth 1929) y existaient encore à l'époque romaine ; quant au Lion, à la Girafe,

(1) On trouvera les éléments scientifiques de la discussion de la thèse de Kühn, en particulier dans M. HILZHEIMER, *Naturwissenschaftliches zu Kühn's Alterstellung der « Nordafrikanischen Felskunst »* (Zeitschr. für Ethnol., LIX, 1927 [1929], pp. 98-95).

E. WERTH, *Bemerkungen zu Kühn's Datierung der Nordafrikanischen Felsbilderz-ugleich Diskussionsbemerkung zum Vortrag Hilzheimer (Die Schafrassen Nordafrikas) von 18. februar 1929* (*Ibidem*, LX, 1928 [1929], pp. 165-167) et H. OBERMAIER, *L'âge de l'art rupestre nord-africain* (*L'Anthropologie*, XLI, 1931, n° 1-2, pp. 65-74).

à l'Oryx, à l'Addax, au Bubale et à l'Autruche leur extermination est d'hier. « extermination », car c'est souvent beaucoup plus l'activité destructrice de l'homme qu'une péjoration réelle du climat qui a fait dis-

naire, l'Urus vers 800 avant J.-Ch. Au début de l'Egypte historique il y avait encore des Éléphants et des Girafes sur son territoire ; Tutankhamon et Ramsès III chassaient l'Ane sauvage, et Aménophis III, l'Urus.



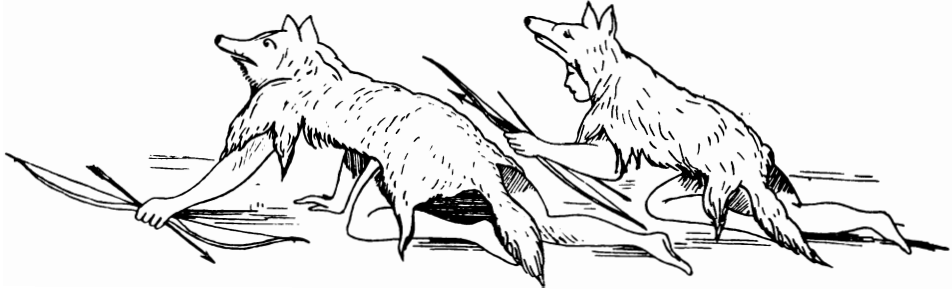
5. — Scène de chasse au Rhinocéros : les chasseurs sont masqués (Fezzan).
(D'après FROBENIUS).

paraître la grande faune de Berbérie.

D'une façon générale on est étonné de constater combien a été tardive l'extinction de bien des gros Mammifères : on sait, par exemple aujourd'hui, grâce aux belles recherches d'Hilzheimer, qu'en Mésopotamie, le Bison n'a disparu qu'au début du 3^e millénaire, l'Urus — le Buffle le plus voisin du Buffle antique nord-africain — au milieu du 3^e millénaire, l'Éléphant à la fin du 1^{er} millé-

Le problème de l'âge des vieilles gravures naturalistes serait résolu, si elles représentaient des animaux n'ayant vécu en Afrique du Nord que pendant le paléolithique et en ayant disparu avec la fin de cette période. Dans l'art paléolithique, et indubitablement tel, de nos cavernes françaises, la figuration de Bisons, de Mammouths et de Rennes date ces productions de façon indiscutable.

Ici, rien de tel. Le seul animal



6. — Les déguisements de chasse ne sont pas rares ; en voici un exemple emprunté aux Indiens de l'Amérique du Nord : deux Peaux-Rouges se sont recouverts de dépouilles de Loups blancs pour approcher des Bisons. — (D'après CATLIN, *North American Indians*, t. 1. 1848. pl. 74, fig. 110).

figuré qui puisse avec quelque vraisemblance passer pour caractéristique du pléistocène nord-africain est le grand Buffle antique (*Bubalus antiquus*), si fréquent dans les belles images naturalistes anciennes et dont la présence implique l'existence de milieux forestiers humides et, sinon de marécages, en tous les cas d'autre chose qu'une steppe à Rhinocéros et Antilopes. Il est exact que l'espèce vivait au pléistocène en Afrique du Nord et est éteinte depuis très longtemps, mais il n'est nullement prouvé qu'elle ait disparu avec la fin du paléolithique. Évidemment nous ne possédons pour le Buffle aucun texte certain de l'antiquité classique (1). Cependant le Buffle est associé, sur des gravures parfaitement identiques de facture et de style (et par conséquent d'âge au moins sensiblement équivalent) à des Moutons indubitablement domestiques. Il y a plus, et l'on vient de signaler un Buffle à tête surmontée d'un sphéroïde analogue à ceux des Béliers de Zenaga ou de Bou Allem. Le fait ne prouve certes pas la domestication du Buffle, mais au moins sa contemporanéité avec un animal lui, cer-

tainement domestique et post-pléistocène.

Si la présence du Buffle ne semble pas pouvoir constituer un argument en faveur de l'âge paléolithique des belles gravures, nous avons par contre, avec le Mouton, contemporain du Buffle, affaire à un animal domestique. *Ovis longipes* Fitz. La preuve en a été apportée par le zoologiste Hilzheimer qui a montré d'abord qu'il n'a jamais existé de Moutons sauvages en Afrique du Nord (1) et ensuite que les caractères morphologiques des Ovidés ruprestres impliquent la domestication : convexité très accentuée du profil, museau court et haut, arc fortement dessiné de la mâchoire inférieure, oreilles pendantes, petites cornes étroitement enroulées, protubérance grasseuse du garrot et longue queue. Dans l'état actuel de nos connaissances un pareil produit d'élevage, témoignant, paraît-il, d'une « longue série d'expériences zootecniques » (2), ne saurait avoir

(1) HILZHEIMER (1929, p. 90). Sa souche serait un animal asiatique, l'*Ovis Vignei* (HILZHEIMER *Zeitsch. für Ethnol.*, LX, 1928 [1929], p. 152).

(2) « Das Schaf von Ksar Ahmar stellt eine auch sonst in Nordafrika abgebildete hoch domestizierte Rasse dar » (HILZHEIMER, 1929 p. 91); c'est un « echtes Haustier » (p. 92).

1 L'indication de STRABON est bien douteuse.

existé avant le néolithique. Ajoutons que, si la Chèvre est représentée sur les vieilles gravures, c'est aussi un animal domestique, puisqu'elle est d'origine asiatique (Hilzheimer, 1929, p. 95).

Le Mouton est parfois figuré avec un collier et coiffé d'une sorte de tiare plus ou moins sphéroïdale, fixée, semble-t-il, par une jugulaire et ornée d'appendices linéaires rayonnants, en nombre variable. On a voulu voir dans ce Bélier à sphéroïde un succédané saharien du Bélier sacré d'Égypte, la tiare figurant le disque solaire et les appendices pouvant représenter les *uwei* du collègue oriental; de là à décréter une influence nilotique sur l'Afrique mineure, il n'y avait qu'un pas, qui fut allègrement franchi, avec une certaine imprudence d'ailleurs parce que, même si la comparaison avait été justifiée et qu'il y ait eu influence, rien n'autorisait à conclure que celle-ci se fût exercée de l'Égypte vers le Sahara plutôt qu'en sens inverse. Des observations récentes nous permettent de chercher ailleurs qu'en Égypte l'interprétation des Béliers à sphéroïdes rupestres, puisqu'on a signalé au Soudan inférieur des sacrifices de Béliers à tête coiffée dealebasse ornée de banderoles de cuir, sacrifices en rapport avec des fêtes saisonnières.

Des traces du caractère sacré du Bélier se sont d'ailleurs conservées même en Afrique du Nord: El Bekri cite au XI^e siècle, dans le Sud-Marocain « une tribu de berbères idolâtres qui adorent un Bélier ». Frobenius a décrit des survivances dans le Sud-Oranais et tout récemment, en juillet 1932, on observait des sacrifices de Béliers au sommet du mont Siroua dans le Grand Atlas.

Voilà donc deux points acquis: 1^o les gravures anciennes du Sud-

Oranais renferment des animaux domestiques et 2^o les changements de climat qui se sont effectués depuis l'exécution de ces gravures, pour im-



7. — Le déguisement en animal se pratique non seulement pour la chasse, mais aussi pour la danse: figurant de la «danse de l'ours» des Sioux. — (D'après CATLIN, pl. 69, fig. 102).

portants qu'ils soient, ne correspondent pas forcément au passage du pléistocène à l'holocène. Il y a là de fortes présomptions en faveur de l'attribution des gravures anciennes au néolithique et à des populations déjà agricoles et pastorales.

On a voulu même reconnaître sur une gravure de Ksar el Ahmar un homme armé d'une hache polie et y découvrir une « preuve » de l'âge néolithique des gravures anciennes. En fait, ce genre d'identification est toujours singulièrement périlleux ; dans le cas présent il n'est nullement certain : sans doute le personnage en question semble-t-il tenir un objet coudé, recourbé en crosse dilatée, mais il paraît imprudent de se prononcer d'une façon aussi catégorique qu'on l'a fait.

Il est naturel de se demander : quelles industries trouve-t-on autour et au pied des gravures ? La question mérite d'être examinée, à condition de ne pas oublier que la juxtaposition de telle industrie et de telle gravure n'implique en aucune façon leur contemporanéité, comme l'établirait la découverte d'un bloc gravé en place dans une couche archéologique datée.

L'un des partisans de l'origine paléolithique des vieilles gravures, H. Kühn, a effectué quelques fouilles au pied de certaines d'entre elles sans trouver de néolithique ; il rapporte au paléolithique ce qu'il a trouvé, débris plus ou moins informes tels qu'il en existe partout, au dire de Werth (1929, p. 167), « de l'Aurignacien à la fin du néolithique typique (ou plus tard encore) » et sans rien de caractéristique. On a trouvé aussi quelques objets en pierre polie autour des gravures. Rien de tout cela n'est probant.

En fait, d'après les renseignements oraux que je dois à la très grande

obligeance de M. l'abbé H. Breuil, on constate que les industries abondent dans le Sud-Oranais à gravures. Seulement — et ceci est important — il ne s'agit ni de néolithique, ni de paléolithique supérieur typique, mais d'outils en calcaire, très grossiers, impossibles à localiser dans la classification actuelle des industries nord-africaines. On pourrait peut-être supposer que l'on a affaire à une sorte de mésolithique bâtard. On remarque d'ailleurs que ce district du Sud-Oranais à gravures et à industrie informe occupe, géographiquement, une zone intercalée en latitude entre le domaine littoral de l'Oranien (1) et du Mauritanien déjà néolithique, et le domaine saharien du néolithique à flèches.

Si, comme je le crois, la date des gravures naturalistes ne semble pas pouvoir remonter au pléistocène (2), la distribution géographique des industries conduit à supposer qu'elles n'ont pu avoir pour auteurs ni les néolithiques du Sud à flèches, ni les néolithiques du littoral méditerranéen. Peut-être ont-elles été effectuées par une population qui, tout en subissant plus ou moins l'influence de la civilisation néolithique évoluée du Sud, demeurait isolée entre la savane saharienne et la forêt du Tell (3) et conservait dans son outillage la tradition paléolithique ? Ce n'est pas invraisemblable, d'autant plus que, si l'outillage de la zone à gravures ne contient à peu près pas de flèches ni de pierre polie, il n'est pas impossible que l'art rupestre lui-même plonge ses racines, sur place, dans une culture plus ancienne.

(1) Ibéro-maurusien des auteurs ; niveau paléolithique supérieur.

(2) Tout au plus à une période de transition entre l'oranien et le néolithique.

(3) Alors inhabitée ?

Il existe en effet, en Afrique du Nord, des traces d'un art proprement paléolithique : citons, par exemple, le fragment d'œuf d'Autruche de l'Oued Mengoub, certainement capsien, avec une gravure peinte représentant la partie postérieure d'un Bovidé couché, de bon style naturaliste. On découvrira peut-être, dans le territoire capsien, des gravures sur pierre contemporaines des outillages et datant par conséquent du paléolithique supérieur

L'étude du Sud-Oranais nous a permis de parvenir à cette conclusion — ou, plus modestement, à cette impression — que les plus anciennes gravures remontaient tout au plus au début du néolithique. Ce type de gravures n'est nullement géographiquement limité à ce district. Vers l'Ouest, le peu que nous entrevoyons déjà fait espérer pour l'avenir d'importantes découvertes sur le versant saharien du Grand-Atlas. Vers l'Est, il ne s'agit plus des-

poir, mais de magnifiques résultats. Le 6 juillet 1850, au cœur du Fezzan, à Tel Izaren, entre Mourzouk et Ghât, Heinrich Barth découvrait et copiait de belles gravures qu'il dis-

tinguait immédiatement des pauvres graffiti de basse époque ; il signalait en particulier une scène où deux personnages à tête d'animaux, armés



8. — La gravure de Tel Izaren (1) copiée par BARTH semble représenter tout simplement des chasseurs déguisés en animaux (comparer avec la fig. 9). Il existe au Fezzan une image rupestre de personnage à tête d'Ane (2), ancêtre du légendaire *Orasius* du moyen-âge et dont un portrait se trouve (3) dans l'*Hortus Sanitatis* (1491) tandis que la *Cosmographia universalis* de SEBASTIAN MÜNSTER (1572) figure l'homme à tête de Chien, « *Cynocephalus* », si souvent signalé par les auteurs anciens. — (1 d'après BARTH. 2 d'après FROBENIUS).

d'arcs, semblent poursuivre un ruminant. L'ingéniosité des archéologues a voulu y voir un sujet mythologique explicable ; je ferai grâce aux lecteurs de *La Terre et la Vie* d'une

« explication », dont Bates a fait justice dès 1914 dans son ouvrage sur les Libyens orientaux.

Il y a 4 ans, un voyageur français, mon ami Conrad Kilian, décrivait dans la même région (environ de Djanet, Oued In Debiren) de grandes gravures d'animaux à trait creux, avec des cupules profondes pour les yeux et les naseaux.

Enfin, il y a quelques mois à peine, le pays était exploré par l'ethnologue allemand Frobenius qui en revenait avec une prodigieuse moisson de quelques 2.500 figurations.

D'après ce qui a été publié jusqu'ici on peut déjà juger de l'intérêt considérable de ces documents. Les gravures naturalistes du Fezzan sont absolument comparables à celles du Sud-Oranais par leur taille (il y a une girafe de près de 6 m.), leur facture (trait creux, parfois avec un modelé faisant passer la simple gravure à un véritable bas-relief) et le style. A vrai dire celui du Fezzan est meilleur encore que celui de l'Atlas pré-saharien.

Certains animaux se rencontrent dans les deux régions, par exemple l'Éléphant, le Buffle antique, le Rhinocéros le Lion, la Girafe. Le Crocodile est représenté, mais pas le Mouton, ni surtout le Bélier à sphéroïde du Sud-Oranais (1), fait à noter. Il y a des Bœufs paraissant domestiques, c'est-à-dire n'ayant pas la forme de cornes du *Bos primigenius* sauvage.

Il n'est nullement impossible que le Fezzan — l'ancien pays des Garamantes — ait été en réalité le centre de dispersion du grand art rupestre saharien naturaliste, et que les pé-troglyphes fezzanais soient plus anciens que ceux de l'Algérie.

(1) Au moins sur ce qui a été déjà rendu public des gravures fezzanaises

En tous les cas le Fezzan préhistorique apparaît déjà comme un centre culturel important, dont l'influence a pu se propager dans plusieurs directions et, en particulier, vers l'Est et la vallée du Nil. Si des points de contact apparaissent entre certaines civilisations préhistoriques sahariennes et l'Égypte prédynastique, établissant des relations certaines entre les deux régions, il reste à déterminer dans quel sens s'est exercée l'action principale : mais les récentes découvertes du Fezzan laissent entrevoir au moins quelque chose de la part, peut-être plus considérable qu'on ne le soupçonne encore, qui revient aux cultures africaines dans la naissance de la civilisation égyptienne.

Sera-t-on en mesure de préciser un jour cultures « nègres », ou, plutôt « négroïdes » ? C'est fort possible et Werth (1929, p. 167) a déjà lâché le mot, symptomatique, d'« *Urnigritier* » à propos des artistes sud-oranais !

En effet les points de comparaison entre l'art préhistorique saharien, celui de l'Europe occidentale, et celui de l'Afrique du Sud sont très apparents, indéniables, souvent si frappants qu'il est difficile d'admettre qu'il ne s'agisse que de simples cas de convergence, n'étant accompagnés d'aucune parenté anthropologique, même lointaine.

Certains spécialistes admettent qu'après une première vague humaine se rattachant au type de Néanderthal, et antérieurement à l'arrivée — ou à la différenciation sur place — des nègres proprement dits, l'Afrique et une partie de l'Europe auraient été occupées par un type « négroïde » ayant constitué le fond commun dont les branches, évoluant séparément dans plusieurs directions, auraient donné naissance aux

chasseurs et aux artistes de notre âge du renne, comme au groupe sud-africain hottentot-bushman. Il n'est nullement absurde de supposer que certaines des productions artistiques de l'art rupestre saharien ont

résolue. Les ethnologues, qui ont souvent le privilège de posséder une imagination redoutablement féconde et une ingéniosité sans limites, ne sont pas d'accord. A côté de la théorie de l'art pour l'art, de l'art désin-



9. — Chasse au Cerf par des Indiens de Virginie déguisés, d'après DE BRY (1591).

eu pour auteurs des populations faisant partie de ce même stock négroïde, dont l'influence pourrait bien avoir rayonné précisément, vers l'Europe et vers l'Afrique centrale, d'une région située sur l'emplacement du Sahara actuel.

Quant à la question du rôle des gravures et à leur signification véritable, question très légitime d'ailleurs, je dois avouer qu'elle est loin d'être

téressé, gratuit, simple instinct d'imitation à l'origine, on a tenté d'établir le rôle religieux, culturel ou magique de certaines images (figures « en prière », orientation particulière des gravures par rapport au soleil, etc.). Rien de tout cela n'est invraisemblable *a priori*, mais rien de tout cela n'échappe encore, dans l'état actuel de nos connaissances, au domaine tout subjectif de l'opinion individuelle.

